

PATRICK AUTRÉAUX



SOIGNER

L'UN
L'AUTRE

Gallimard
Extrait de la publication

L'un et l'autre

Collection
dirigée par J.-B. Pontalis

Patrick Autréaux

SOIGNER

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2010.*

pour Michel

I

À ce qu'on m'a dit et redit, enfant, je décrétais déjà que je serais médecin. Après avoir vu *Le docteur Jivago*, un soir à la télé, j'ai ajouté : et poète. Médecin et poète. L'émoi suscité par Omar Sharif ne devait pas y être pour rien.

Confiant, j'ai commencé à écrire, même si j'avais lu que pour un seul vers il faut avoir parcouru bien des villes et des pays. Mon grand-père m'en avait tant raconté. J'avais l'impression d'être très vieux. Ses histoires s'ouvraient sur un arrière-pays plein de promesses d'avenir, mais, assurait-il, j'aurais à me confronter à la vie. Le jeune Jivago cherchait cela aussi. La médecine le permettait.

Je laisse à qui voudra le mot « vocation », qui m'arrangerait bien. Il est trop peu solide et, plutôt qu'un socle, un aggloméré de doutes et de soutiens rajustés. En matière de destin, les dalles sur lesquelles on s'appuie pour comprendre sont suspendues dans le vide. On avance en suivant les

marches d'un escalier qui, n'ayant ni haut ni bas, vallonne dans un pays brumeux, et dans sa propre histoire comme un lettré errant dans les montagnes.

Après quelques tâtonnements, je suis devenu psychiatre et, pour rejoindre régulièrement mon compagnon, qui venait de s'installer aux États-Unis, j'ai opté pour les urgences.

Il faut dire que j'avais un goût et une aptitude presque innée pour dénouer les histoires embrouillées. Même si démêler le complexe en matière humaine est souvent plus simple qu'on ne pense : encore faut-il de la patience et mettre à marée basse ses préjugés.

Dès le début de l'internat, on m'a fait comprendre que j'étais doué. Dans le service de pneumologie où j'avais été assigné, je m'occupais d'une asthmatique qui se trouvait dans un état de mutisme énigmatique. Le chef de service estimait que je ne me dépêtrerais pas mal de cette bizarrerie et ne fut pas surpris d'apprendre que je me destinais à la psychiatrie.

C'est surtout au mari qu'on avait affaire. Il accusait sa femme d'innombrables adultères et soupçonnait leur fils de l'aider à cacher ses frasques. La mère muette m'attendrissait, le père m'agaçait, je compatissais avec leur fils taiseux. J'avais un zèle à revendre, tirant des bouts de cette pelote au gré de leurs humeurs.

Les infirmières s'étonnaient : avais-je donc toujours fait ça ?

Peut-être.

Lorsque j'ai quitté la maison de mes parents, une éruption se préparait, ce qu'on nomme « crise du milieu de la vie », qui les occuperait des années et m'enseignerait les rudiments de la thérapie de couple.

Je ne raconterai pas en détail les rebondissements de cette agonie, ni leurs querelles, ni les pugilats dont j'écoutais, mi-avide mi-ennuyé, le récit, à tour de rôle par ma mère et par mon père. J'étais leur témoin et arbitre à distance.

Peu avant leur séparation, j'avais eu à intervenir auprès d'un psychiatre décidé à interner ma mère, qui venait de sortir du coma pour avoir ingurgité quelques boîtes de tranquillisants. Il ne voulait pas impliquer mon père et comptait sur moi pour signer la demande d'hospitalisation.

Devant mon hésitation et ma perplexité, le psychiatre s'impatiente : après tout, je vais être médecin, je dois regarder la situation en face. Elle est imprévisible, et moi responsable.

— Il faut, presse mon père, empêcher ta mère de recommencer ses bêtises.

Il est aussi perdu que moi. On se résout à faire intervenir la seule personne qui puisse contenir tout le monde.

Mon grand-père avait dans la famille un rôle anachronique et atypique : il était notre père à tous. Ces gamins qu'étaient mes parents lui avaient donné un autre enfant, fils légitimé qui avait grandi auprès de lui, et son complice.

Sa silhouette de patriarche se doublait d'un rôle, peut-être plus féminin, de conciliateur. S'appliquant à ne pas trop prendre parti, il lui arrivait de se mêler de leurs bagarres. C'est moi qui le demandais, en général, après certains coups de téléphone reçus de ma mère, où je sentais approcher la furie. Il n'habitait pas loin de chez eux. Il garait sa voiture dans une rue voisine du pavillon et venait jauger les bruits.

Quand je l'interrogeais sur mes parents, il haussait les épaules. Mon père allait pleurer chez lui, puis ma mère. Il avançait de l'argent, réglait des dettes. Lui comme moi aspirions à ce qu'on en finisse.

Le soir de cette tentative de suicide, il avait été décidé avec le psychiatre que ma mère irait vivre chez son père jusqu'au divorce. Cela ne s'était pas fait. Hors de question, avait-elle dit le lendemain. Elle resterait chez elle jusqu'au bout. Mais on avait franchi la mauvaise passe et évité un séjour chez les fous.

S'il m'a fallu longtemps pour entendre cette femme et cet homme comme un couple malheu-

reux, et pas comme mes parents, pour accepter sans le comprendre ce qui était effrayant dans le crescendo de leur haine, même si des années passeraient avant que je découvre certains secrets qui donneraient une lumière plus rationnelle sur ces événements et aussi une explication à la violence inouïe qui éclatait parfois entre eux, je leur dois sans doute ce drôle de don pour la thérapie.

Ce qui m'avait semblé une aberration familiale — au-delà même de la honte, car le dépiècement de leur couple allait si loin que l'effervescence de leurs disputes engendrait en moi un trouble qui éclipsait jusqu'au sentiment de honte — m'avait acculé vers une limite que je craignais mais dont j'aimais la proximité : là où vibre le sentiment exquis, comme on le dit d'une douleur qui tend au plaisir, ou l'inverse, de sentir craqueler l'édification des faux-semblants et de voir se dévoiler la vérité, elle ou lui : le réel nu.

J'avais été témoin, adolescent, bien avant la grande discorde, d'une telle révélation.

Un soir que mes parents étaient revenus du théâtre avec des amis logeant le week-end chez nous, j'avais surpris mon père et son copain, isolés dans une pièce contiguë au salon où j'avais été relégué, se faire confidence de leurs fredaines. On me croyait endormi. Je n'en ai pas su grand-chose, car les femmes sont venues voir ce qu'on conspi-

rait derrière elles. Les lumières ont été éteintes, les voix se sont éloignées puis tues.

La double vie de mon père venait de me plaquer contre ces fissures déjà vibrantes à la maison. Il fallait bien constater qu'elles s'abîmaient en des failles vertigineuses.

C'est moins le mensonge ou l'hypocrisie, assez banals, qui m'effraient, que mon aveuglement. Ma mère, elle, avait ses soupçons. J'avais passé de longues heures à la raisonner et à calmer une douleur qu'elle endiguait encore — à nous rassurer.

Le matin, elle était venue me réveiller. Je ne dormais pas. Cette femme en chemise de nuit qui poussait les volets avait un air fantomatique et une allure d'héroïne d'opéra. J'éprouvais une peine immense de savoir qu'elle ignorait à quel point elle avait raison.

Longtemps après, elle endosserait la conscience tragique — jeunesse gâchée à sentir sans vouloir ouvrir les yeux ; escalade des mensonges, de la vengeance et de la mauvaise foi ; spirale des « j'aurais dû » et « si j'avais su » —, lançant une flotte de guerre contre le présent, le passé et l'avenir, découpant mon père sur les photos de mariage et le brûlant, pour s'immoler ensuite au cours d'une cérémonie dont un psychiatre blasé par les urgences et les drames conjugaux me ferait le récit.

Lorsqu'on m'a découvert un lymphome, des années plus tard, dès que les médecins ont pu me rassurer, j'ai souhaité voir mes parents réunis. Assis devant mon lit, comme si le temps était venu d'être jugés et punis, se souviendrait ma mère, ils n'ont rien laissé paraître, sinon qu'ils n'osaient se regarder. Ils tâcheraient ensuite de s'éviter lors de leurs visites.

Restait à prévenir mon grand-père. Il vivait avec ma mère et son compagnon. Très vieux désormais et malade.

Je voulais qu'il me voie avant que mon état physique rende toute réassurance inutile. J'ai demandé une permission. On me refusait de sortir de l'hôpital. Par téléphone, je m'en suis tenu à une explication allusive. Il ne lui en fallait pas beaucoup pour comprendre : ma grand-mère était morte de cette maladie.

J'étais très jeune alors et, la concernant, j'avais

quelques souvenirs mais vides de toute émotion. Pourtant, s'étonnait ma mère, je l'adorais. Je la soulageais à ma manière, la quittant difficilement, dormant avec elle jusqu'au bout ou presque : on m'avait écarté les derniers jours, sa mort m'avait été annoncée au lendemain des obsèques, j'avais crié en l'appelant.

Pendant des mois, j'avais dessiné des tombes et des croix ; puis, tout était rentré dans l'ordre — celui de ma famille. Je demeurais très souvent chez mon grand-père. Mon nom était inscrit sous le sien sur la boîte aux lettres. Après l'école, il m'emmenait avec lui au cimetière. On déposait des fleurs du jardin ou changeait l'eau des vases. J'étais devenu sage et taciturne.

La maladie et l'agonie de ma grand-mère, il ne les racontait qu'à moi. À propos des derniers temps, évoquant les souffrances et leurs sursauts, les ampoules de morphine que le médecin fournissait sous le manteau, l'infirmière qui devait se déplacer la nuit, il se laissait posséder par son récit, jusqu'au point où, s'interrompant sur une de ces scènes auxquelles je n'avais pas assisté, butant sur une image, se souvenant peut-être d'une plainte ou d'un regard, il se mettait à hocher la tête et à crisper les lèvres, s'efforçait de contenir ce qui tendait tout son corps, et éclatait en sanglots.

Englouti dans sa douleur, j'avais disparu. J'essaie bien de l'arrêter, les mots reviennent : ses

mains vont devenir rocailleuses et bouillantes, ses yeux s'emplir de chassie, sa voix et son visage dérailler ; il voudra tenir le coup comme un coureur qui toujours perd, et craquera avant la ligne en inondant son assiette ; je me lèverai, lui caresserai les cheveux ; il posera son front contre le mien et dira : je devrais pas te raconter ça ; nous terminerons notre dessert, ferons la vaisselle, boirons un café avec une rasade de rhum pour lui et un canard pour moi. J'étais son petit consolateur.

J'ai écrit ailleurs mon passage de l'autre côté, comme on dit.

Ce qu'énoncent les moralistes reconforte un peu, mais pas souvent. Ce qui est vierge en nous est frigide à la parole. On croit comprendre, les idées ne donnent que des frissons. La jouissance est comptée. Rarement on peut éprouver la beauté du dévoilement qui éblouit et est près de nous détruire.

Je venais de tout vivre.

Mourir est sans doute plus facile qu'on ne pense, mais je n'étais pas en train de mourir : je venais seulement d'apprendre que j'allais mourir. C'était plus compliqué à concevoir.

La sidération dissipée, j'imaginai le scénario de ma future agonie. Adolescent, j'avais supplié que me soit accordée une mort lente. Je désirais, à rebours de ce qu'on nomme aujourd'hui une belle mort, ce que moi je considérais comme telle :

m'éteindre en pleine lucidité — vivre ce dont je n'avais pas été témoin et qu'on m'avait tant de fois raconté.

Voici que je glissais sans frein les yeux grands ouverts.

Dans mon lit, passant de l'effroi à une plénitude au milieu du vide, j'ai parlé à ma grand-mère : je ne savais rien de ce qu'elle avait éprouvé, rêvé ou pensé quand elle était malade, et au fond presque rien d'elle non plus, elle n'était qu'une dalle fleurie par le chagrin des récits.

On venait de me transférer des urgences dans un service de chirurgie, quand une impression bizarre m'a rattrapé, éclipsée par ce qui me terrassait en même temps. Je comprendrais bien plus tard, en commençant à écrire sur ce qui avait eu lieu : elle m'avait rendu visite.

Petit, j'avais l'habitude de dormir avec mon grand-père, à la place de la morte : voici qu'elle était dans mes draps, pareille au presque vide qui devait occuper son cercueil, un fantôme qui ne cherchait pas à m'emporter ni à me délivrer, mais surgissait comme régurgité du jabol d'un ancien naufrage.

J'ai voulu devenir médecin, m'a-t-on répété, pour lui avoir promis de la guérir. Or sur ce lit, il me semblait, sans que je puisse le formuler si clairement, qu'elle venait de s'animer en moi, ce que peut-être j'avais espéré, et que plonger ainsi, au

risque de me perdre, avait rendu à cette éternelle mourante une présence fugace — l'avait sauvée.

J'avais déjà renoncé à tout, je crois, à ce qui exigeait encore de naître, à devenir un jour écrivain. Des mécanismes intérieurs s'activaient, comme ceux qu'on imagine dans les temples et les sépultures antiques, qui font pivoter des cloisons pour livrer passage vers des galeries, des culs-de-sac et des sarcophages vides. Des parois se levaient ou s'effondraient, des couloirs s'envolaient. Cette foule en soi qu'on retient et qu'on aimerait museler parfois — les autres vies — se dispersait en silence, refluant des salles intérieures pour entrer au musée de la mémoire ou tomber en poussière. Je ne me sentais plus concerné par ce qui m'habitait. Je n'en étais pas à inventorier ce que j'allais quitter, je me délestais pour survivre à la douleur de tout perdre.

Au milieu de ce désastre, en même temps que j'étais saisi par quelque chose d'indomptable, possédé et soufflé par une violence éblouissante, la présence d'une morte accompagnait la vérité qui venait de m'être révélée.

Deux ans s'étaient écoulés depuis cette apocalypse intime.

J'avais suivi une chimiothérapie qui, assurait-on, statistiques à l'appui, devait me guérir. Tant qu'avaient duré les traitements, j'avais accepté ma réclusion et ce repos forcés avec une certaine satisfaction : je méditais, je lisais, j'écrivais. Certes il y avait la maladie, mais grâce à elle j'allais m'engager sur une nouvelle route.

Les symptômes et la fatigue disparus, lorsque les médecins annoncèrent qu'ils en avaient fini, sinon pour des contrôles réguliers, une réalité coriace que j'évitais depuis des mois avait fait résurgence. J'avais mis à profit ma convalescence pour écrire le récit de ce que je venais de traverser. Le manuscrit avait été refusé. Je n'avais pas d'argent. De toute façon, est-ce qu'écrire est un métier ?

Il fallait reprendre le cours de sa vie pour le changer.

Henri Raczymow

Le cygne de Proust

Pauvre Bouilhet

Jacques Réda

Aller aux mirabelles

Aller à Élisabethville

Mathieu Riboulet

Deux larmes dans un peu d'eau

Jean-Pierre Rioux

Erckmann et Chatrian ou le trait d'union

Claude Roy

L'ami qui venait de l'An Mil

Danièle Sallenave

Le principe de ruine

Dominique Sampiero

Le rebutant (prix du Roman populiste, 2003)

Michel Schneider

Glenn Gould piano solo (prix Femina Vacaresco, 1989)

Maman

Michel Séonnet

Sans autre guide ni lumière

La marque du père

Pierre Silvain

Le brasier, le fleuve. Georg Büchner

Jean-Yves Tadié

Regarde de tous tes yeux, regarde!

Le songe musical (prix Pelléas, 2009)

Michel C. Thomas

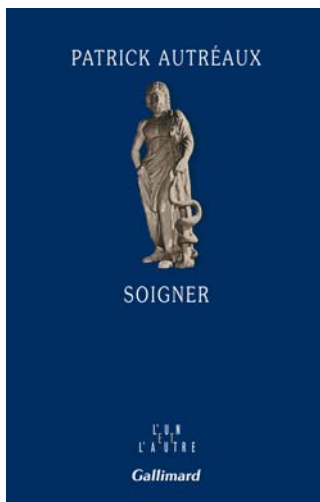
Rebeyrolle ou l'obstination de la peinture

Patrick Wald Lasowski

La maison Maupassant

Olivier Wickers

Trois aventures extraordinaires de Jean-Paul Sartre



Soigner

Patrick Autréaux

Cette édition électronique du livre *Soigner*
de *Patrick Autréaux*

a été réalisée le 07 septembre 2010 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer le 22 juin 2010 par FLOCH
(ISBN : 9782070130375)

Code Sodis : N44893 - ISBN : 9782072414565

Numéro d'édition : 176958